

ERRANCE MONSTRE

Dans le genre qui nous intéresse, l'appellation «film de monstre» peut prendre différentes significations. Et quand le monstre se trouve à l'intérieur de l'esprit, l'équation se complique considérablement en ajoutant une variable psychologique des plus dramatiques, accentuant le champ des possibles. *Noct*, le court-métrage de Vincent Toujas, se situe clairement dans cette lignée.

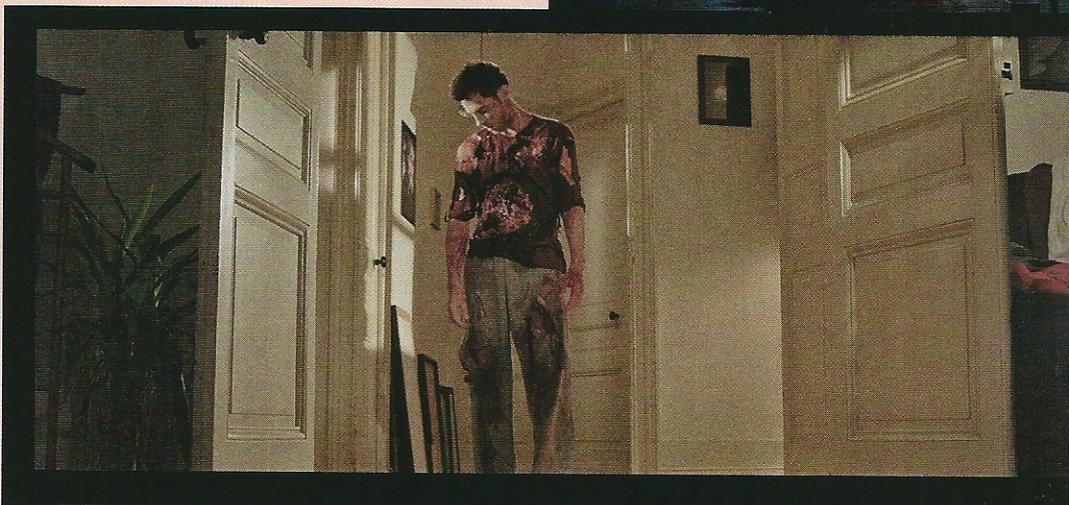
Suivant l'errance d'un jeune homme perdu (dans tous les sens du terme), cette étonnante plongée dans un cauchemar de moins en moins tangible, mais de plus en plus implacable, illustre en cela le vide que ressent le personnage principal. Ce dernier travaille dans une grande enseigne de produits culturels, et sa solitude et son désarroi trouvent un écho tragique dans la crise professionnelle sans précédent qu'il traverse. «Le personnage principal, Jay, est un jeune homme qui baigne tellement dans la culture fantastique que cette passion finit par se transcrire dans ses névroses. Nous voulions en effet profiter de cette occasion pour créer un parallèle avec la situation difficile de l'industrie culturelle qui se déshumanise. Le grand magasin désert de tout client – et de vendeur – au début du film est une symbolique de plus du vide intérieur que ressent Jay», explique Gilles Daoust, le scénariste de *Noct*, attirant ainsi l'attention sur le discours social du court-métrage et soulignant son ancrage dans l'actualité. Gilles Daoust poursuit d'ailleurs dans ce sens en indiquant que le public qui a pu voir le film à ce jour a véritablement été touché par le discours et son message social sous-jacent, et cela même s'il est dissimulé dans un univers propre au film de genre.

Chronique sociétale horrifique, *Noct* entend aborder le sujet délicat d'une sorte de dépression liée à un manque qu'il est de plus en plus difficile de combler. Le scénariste explique à ce sujet que «Jay se sent tellement vide – de but dans la vie, de sens... – qu'il ne ressent plus rien. Il se scarifie pour ressentir quelque chose, une sorte de douleur physique qui lui fait oublier l'espace d'un moment sa souffrance psychologique». Intervient alors la créature, dont la seule présence confère au film son identité fantastique et gore. «Issue directement de l'imaginaire de Jay, fan de films fantastiques, elle est la manifestation physique – même si elle reste imaginaire – de ce besoin de ressentir quelque chose. Au début de l'histoire, Jay se scarifie. À la fin, son esprit crée un monstre qui va le mutiler, répondant à un besoin. Et c'est d'ailleurs pour cette raison que lorsque le film se termine, on voit sur son visage qu'il se sent mieux», souligne Gilles Daoust à propos de la matérialisation de ce monstre tout droit sorti d'un esprit touché par une mélancolie brutale, car nourrie d'angoisses profondément enfouies et de fantasmes cinéphiles.

Une démarche très habile et remarquablement orchestrée, permettant de nombreux clins d'œil et références avouées. La créature, qui sort de l'esprit du protagoniste central, est ainsi spectaculaire et effrayante. Sur un plan purement visuel, cette dernière est totalement maîtrisée et repousse à elle seule les limites imposées par le format court qui doit composer avec de nombreuses contraintes techniques et un budget des



plus restreint. «Partant du fait que la créature était imaginée par le héros – un mélange d'Alien et des fameuses créations de Guillermo del Toro –, il était logique que le personnage ait lui-même créé un cocktail de ces influences. Kevin Macio, l'artiste conceptuel et moi voulions y ajouter un côté crustacé, avec une carapace pour rester original et différent. Les différentes étapes d'évolution ont conduit à cette absence d'yeux qui apporte quelque chose de très émotionnel et d'intérieur. On a également dû faire des concessions, faute de budget et de temps, mais David Scherer à la création nous a aidés à trouver le bon compromis», explique Vincent Toujas.



Le réalisateur, en adéquation totale avec son scénariste, orchestre de main de maître un film parfois très gore, comme lorsque le monstre sort de sa tanière mentale et lacère son hôte avec une rage remplaçant l'ensemble dans une logique purement horrifique. «Il était nécessaire d'avoir recours au gore, car ici, le personnage ressentait enfin quelque chose. À mon sens, il fallait le montrer, car cela ne faisait que renforcer le fait qu'avant cela, il ne se passait strictement rien dans la vie du protagoniste. C'était dans le sens de l'histoire écrite par Gilles», souligne-t-il, tout en avouant n'avoir pas spécialement d'affinité avec les effusions d'hémoglobine. C'est d'ailleurs peut-être pour cela que la violence de *Noct* semble, bien qu'inévitable, tout sauf gratuite. Elle découle de la détresse d'un homme qui renvoie également aux personnages de films comme *The Machinist*, de Brad Anderson et *Moon*, de Duncan Jones, deux références avouées. Interprété avec beaucoup

de nuances par Thomas Barraud, ce garçon solitaire, et en quelque sorte victime de lui-même, devient le pivot d'une distorsion des repères qui régissaient jusqu'alors son existence. *Noct* résulte d'une authentique réflexion amenée à toucher au vif de nombreux spectateurs, tout en s'assurant de soigner la forme. Très minutieux, le réalisateur a travaillé tous les détails, peaufinant le moindre aspect de cette production psychologique et graphiquement intense, et à n'en pas douter marquante. ■■

GILLES ROLLAND

